

dévouent à la cause de l'éducation. Ce n'est pas un ballon d'essai que je lance. Le système dont je viens de donner une idée plus ou moins nette est aujourd'hui mis en vigueur dans toutes les bonnes écoles, au grand avantage des maîtres et des élèves.

B. LIPPENS.

Les instituteurs de Montréal nous ont adressé le compte rendu d'une discussion qui a eu lieu à l'école normale Jacques-Cartier sur deux questions d'une grande actualité : *L'enseignement de l'anglais et le meilleur mode d'enseignement à adopter dans nos écoles.*

Nous publions avec plaisir ce travail intéressant qui montre que nos confrères de Montréal ne restent pas dans l'inaction, mais qu'ils s'occupent activement de toutes les questions pratiques de l'enseignement.

En choisissant "L'ÉCOLE PRIMAIRE" pour leur organe officiel, ils nous donnent une marque de confiance qui nous honore et dont nous les remercions bien cordialement.

Ce sera toujours avec empressement que nous publierons toutes les délibérations de leurs assemblées, ainsi que les correspondances qu'ils voudront bien nous adresser.

RÉSUMÉ de deux discussions qui ont eu lieu entre plusieurs instituteurs à l'école normale Jacques-Cartier.

I. *Doit-on consacrer autant de temps à l'étude de l'ANGLAIS qu'à celle du FRANÇAIS ?*

M. D. Boudrias ouvre la discussion. Il croit que, pour ce qui concerne l'enseignement de l'anglais, on doit tenir compte des circonstances dans lesquelles se trouvent placées les différentes écoles de la province, et établir certaines distinctions quant aux villes, aux villages, et aux arrondissements ruraux proprement dits.

Il est d'avis que, dans les villes en général, l'anglais est aussi nécessaire, sinon plus, que le français, et qu'en conséquence, il faut y consacrer autant de temps, et peut-être plus même, qu'au français. Il cite, à l'appui de cette idée,

que l'anglais est la langue la plus usitée dans le commerce et les affaires, que plusieurs de nos nationaux, souvent des hommes très instruits, trouvent difficilement à se caser, parce qu'ils ignorent cette langue, tandis que ceux qui la connaissent, et qui parfois sont inférieurs quant à l'instruction, occupent les positions les plus avantageuses.

L'enseignement de l'anglais dans les écoles de village est aussi une question qui a bien son importance, et M. Boudrias est d'avis qu'on devrait y donner presque autant de temps qu'au français.

Quant aux autres écoles de la campagne, c'est-à-dire aux écoles d'arrondissement, il ne voit pas que l'étude de l'anglais y soit bien nécessaire, tout au plus pourrait-on en limiter l'enseignement à la lecture et à la traduction de simples phrases les plus usuelles.

M. Boudrias voudrait aussi que, pour rendre pratique et familier l'anglais aux enfants, on leur enseignât dans cette langue l'arithmétique, la géographie et l'histoire.

M. A. D. Lacroix, comme M. Boudrias, dit qu'il doit exister une différence dans l'enseignement de l'anglais quant à ce qui regarde les villes, les villages et les arrondissements scolaires de la campagne. Dans les grands centres de population, il faut nécessairement consacrer autant de temps à l'étude de l'anglais qu'à celle du français, puisque de l'aveu de tout le monde, la connaissance de l'anglais est d'une absolue nécessité. Mais, à la campagne, ce besoin se fait moins sentir, et il y aurait peut-être un inconvénient à ce que l'on s'occupât de la langue anglaise dans une aussi large proportion.

M. N. Gervais croit qu'une heure d'anglais par jour suffit dans les écoles de la campagne. Il voudrait que l'élève ne commençât l'étude de l'anglais que lorsqu'il sait lire le français avec facilité.

M. J. Leroux désirerait que l'enseignement de l'anglais fût complètement retranché dans nos écoles de campagne; mais si l'on tient absolument à ce que cette langue s'y enseigne, l'enfant ne doit en commencer l'étude que lorsqu'il possède passablement le français.

M. N. Galipeau rejette l'idée que les